

PLUME INUSABLE En or 18 carats, de très forte épaisseur, toujours prête, ne gratte pas le papier, est le meilleur plume du monde. En vente dans toutes les bonnes papeteries. BAYARD le stylo sans reproche

Les deux dernières cartouches

Nouvelle inédite de Stuart-Edward WHITE

PLUME INUSABLE Martelée à la main, la plume Bayard, série luxe, conserve indéfiniment sa souplesse et sa solidité. Sa pointe est en osme - iridium inusable. Modèle normal, à 50 francs ; série luxe à 75, 85 et 125 frs. BAYARD le stylo sans reproche

Il se passa à l'époque où Billy Knapp conduisait le cochon... En or 18 carats, de très forte épaisseur, toujours prête, ne gratte pas le papier, est le meilleur plume du monde. En vente dans toutes les bonnes papeteries. BAYARD le stylo sans reproche

Le Sud, il est obligé de descendre pour traverser le trail de la South Fork, ce qui lui prend quinze jours. Les obligations du butin sont nulles et le Wells Fargo en connaît les numéros. Il faut étonnamment qu'il négocie ces billets avant qu'il soit fait opposition. Il se rend donc à Pierre.

Alfred risqua son va-tout sur ce raisonnement et galopa hardiment vers l'Est. Par bonheur, la topographie de la contrée était suffisamment définie, pour qu'il pût garder assez bien son orientation générale jusqu'à environ trois heures. Alors la neige cessa et les étoiles brillèrent, tandis que la lune déclinait. Trente minutes plus tard, il arriva au lit d'une rivière.

Alfred se leva et se laissa dévaler au fond de l'abri. — Bonjour, fit-il par manière de plaisanterie. Il jeta les yeux autour de lui et découvrit le lasso de l'homme. Il le ramassa et l'enroula d'une main jusqu'à ce qu'il eût dénoué le nœud coulant.

Il se passa à l'époque où Billy Knapp conduisait le cochon... En or 18 carats, de très forte épaisseur, toujours prête, ne gratte pas le papier, est le meilleur plume du monde. En vente dans toutes les bonnes papeteries. BAYARD le stylo sans reproche

Alfred risqua son va-tout sur ce raisonnement et galopa hardiment vers l'Est. Par bonheur, la topographie de la contrée était suffisamment définie, pour qu'il pût garder assez bien son orientation générale jusqu'à environ trois heures. Alors la neige cessa et les étoiles brillèrent, tandis que la lune déclinait. Trente minutes plus tard, il arriva au lit d'une rivière.

Alfred se leva et se laissa dévaler au fond de l'abri. — Bonjour, fit-il par manière de plaisanterie. Il jeta les yeux autour de lui et découvrit le lasso de l'homme. Il le ramassa et l'enroula d'une main jusqu'à ce qu'il eût dénoué le nœud coulant.

Il se passa à l'époque où Billy Knapp conduisait le cochon... En or 18 carats, de très forte épaisseur, toujours prête, ne gratte pas le papier, est le meilleur plume du monde. En vente dans toutes les bonnes papeteries. BAYARD le stylo sans reproche

Alfred risqua son va-tout sur ce raisonnement et galopa hardiment vers l'Est. Par bonheur, la topographie de la contrée était suffisamment définie, pour qu'il pût garder assez bien son orientation générale jusqu'à environ trois heures. Alors la neige cessa et les étoiles brillèrent, tandis que la lune déclinait. Trente minutes plus tard, il arriva au lit d'une rivière.

Alfred se leva et se laissa dévaler au fond de l'abri. — Bonjour, fit-il par manière de plaisanterie. Il jeta les yeux autour de lui et découvrit le lasso de l'homme. Il le ramassa et l'enroula d'une main jusqu'à ce qu'il eût dénoué le nœud coulant.

Il se passa à l'époque où Billy Knapp conduisait le cochon... En or 18 carats, de très forte épaisseur, toujours prête, ne gratte pas le papier, est le meilleur plume du monde. En vente dans toutes les bonnes papeteries. BAYARD le stylo sans reproche

Alfred risqua son va-tout sur ce raisonnement et galopa hardiment vers l'Est. Par bonheur, la topographie de la contrée était suffisamment définie, pour qu'il pût garder assez bien son orientation générale jusqu'à environ trois heures. Alors la neige cessa et les étoiles brillèrent, tandis que la lune déclinait. Trente minutes plus tard, il arriva au lit d'une rivière.

Alfred se leva et se laissa dévaler au fond de l'abri. — Bonjour, fit-il par manière de plaisanterie. Il jeta les yeux autour de lui et découvrit le lasso de l'homme. Il le ramassa et l'enroula d'une main jusqu'à ce qu'il eût dénoué le nœud coulant.

Il se passa à l'époque où Billy Knapp conduisait le cochon... En or 18 carats, de très forte épaisseur, toujours prête, ne gratte pas le papier, est le meilleur plume du monde. En vente dans toutes les bonnes papeteries. BAYARD le stylo sans reproche

Alfred risqua son va-tout sur ce raisonnement et galopa hardiment vers l'Est. Par bonheur, la topographie de la contrée était suffisamment définie, pour qu'il pût garder assez bien son orientation générale jusqu'à environ trois heures. Alors la neige cessa et les étoiles brillèrent, tandis que la lune déclinait. Trente minutes plus tard, il arriva au lit d'une rivière.

Alfred se leva et se laissa dévaler au fond de l'abri. — Bonjour, fit-il par manière de plaisanterie. Il jeta les yeux autour de lui et découvrit le lasso de l'homme. Il le ramassa et l'enroula d'une main jusqu'à ce qu'il eût dénoué le nœud coulant.



Il lança le nœud coulant par-dessus les poignets levés du prisonnier.



Les Peaux-Rouges tournèrent leurs chevaux vers le groupe...

Vient de paraître Auprès de ma noire ROMAN PAR Jean LASSERRE Interdira-t-on, à New-York, la vente de ce roman vécu dans les bas-fonds du quartier nègre ?

Vient de paraître LUCILE jeune fille américaine ROMAN PAR FERRI-PISANI Toutes les tares secrètes d'un grand pays découvertes par l'auteur de « L'Amour en Amérique ».

JEAN PRÉVOST Les frères Bouquiquant ROMAN. La jolè emporte toujours la franchise. Dès qu'on a lu Les frères Bouquiquant, on sent avec allégresse le besoin de proclamer que voici le livre le plus fort, le plus solide qui ait paru depuis bien longtemps. M. Jean Prévost est évidemment né pour être le vrai romancier de sa génération, le seul peut-être.

JEAN PRÉVOST Les frères Bouquiquant ROMAN. La jolè emporte toujours la franchise. Dès qu'on a lu Les frères Bouquiquant, on sent avec allégresse le besoin de proclamer que voici le livre le plus fort, le plus solide qui ait paru depuis bien longtemps. M. Jean Prévost est évidemment né pour être le vrai romancier de sa génération, le seul peut-être.

# L' AVENTURE AU SOLEIL DE LA MER ROUGE

par Henry de MONFREID

## Les deux dernières cartouches

(Suite de la page 6.)

Le combat animé avait échauffé le sang des adversaires. Maintenant, un vent froid pénétrait leurs vêtements jusqu'à leur donner le chair de poule. Il était impossible de juger des coups, mais tous deux s'ignoraient pas que la précision de leur tir diminuait. Les dents serrées, retenant son souffle tant qu'il pouvait, Alfred ne parvenait pas à conquérir cette précision régulière, délibérée et visée sur la détente et qui est si utile à la précision. Malgré qu'il en eût, le fusil oscillait un peu à droite, tandis que retombait le canon. Bientôt, il prit le parti de pousser brusquement, méthode brillante mais incertaine. Le soldat était glacé. Avant longtemps, les deux hommes en seraient réduits à tout risquer afin de marcher avec une infinie patience, ramper plus près d'un mètre, d'un pied, voire d'un pouce, puis saisir, avec la rapidité de l'aigle qui fond sur sa proie, l'opportunité offerte à la moindre imprudence, résultat de la lassitude. Une à une, les précieuses cartouches craquaient et retombaient de leur étau, vides et inutiles. Et toujours les touffes d'herbe remuaient un peu plus près.

Ils s'arrangèrent toujours pour maintenir la douzaine d'indiens à portée de lance et même, ils le soupçonnaient, pour en toucher quelques-uns. Voici quel était le jeu des Peaux-Rouges : surveiller, attendre, se coucher avec une infinie patience, ramper plus près d'un mètre, d'un pied, voire d'un pouce, puis saisir, avec la rapidité de l'aigle qui fond sur sa proie, l'opportunité offerte à la moindre imprudence, résultat de la lassitude. Une à une, les précieuses cartouches craquaient et retombaient de leur étau, vides et inutiles. Et toujours les touffes d'herbe remuaient un peu plus près.

— Je mets mon espoir en ces Indiens, dit l'autre grelottant. Je compte qu'ils vont en finir au plus tôt. Je suis gelé.

Vers deux heures, le soleil parut et le vent tomba. Bien que ses rayons fussent faibles à cette époque de l'année, par contraste avec le froid qui avait persisté toute la matinée, il répandit une sensible chaleur sur les hommes accablés. Alfred réussit, en outre, à extraire un morceau de bacon cru du paquetage. Les deux hommes se le partagèrent. Mais les cartouches diminuaient rudement.

— Nous allons fixer un point mort, suggéra Alfred. Aussi longtemps qu'ils rampent par delà ce greazeewood, là-bas, ils piègent en sécurité. Tamponnons-les par ici.

C'est exact ! admit l'Indien.

Cela leur fournit un semblant de répit. Ils s'étaient mis à fumer et étaient contents. Sur la colline proche, la troupe d'indiens avait gagné son campement et s'installait à l'aise. Le soin de chasser ces troublés de Blancs avait été sous-estimé et eux ne s'inquiétaient plus autrement de l'affaire.

Cette indifférence irrita Oulaw au suprême degré.

— Donnons-leur le coup de grâce ! cria-t-il.

Les deux hommes firent feu et retirèrent feu.

La ligne oscilla.

— Deux coups encore et ils vont s'arrêter ! cria le voleur et il pressa la détente. Le canon claqua sur une chambre vide.

— Foutu ! s'écria-t-il désespéré.

Il avait épuisé ses cartouches.

Alfred déposa son Winchester sur le sol, s'étendit sur le dos et envoya un nuage de fumée droit au ciel.

— Moi, aussi, dit-il.

L'arrêt du tir avait mis fin à l'hésitation des Indiens. Ils ne tardèrent pas à connaître la situation.

— Ils n'auront toujours pas mon scalp, dit Alfred en découvrant sa tête chauve.

La sentinelle sur la colline prochaine faisait trotter son poney en cercles rapidement bouclés et agita au-dessus de sa tête une couverture d'une façon particulière. Des hurlements, s'enfuirent comme un troupeau de chèvres poursuivies. Par delà leurs feux, les Indiens sautèrent sur leurs chevaux et quelques-uns emmenèrent d'autres chevaux dans la direction des neufs autres combattants. Un air de précipitation furtive mais impérieuse, caractérisait tous ces mouvements. Alfred écouta avec attention.

— On dirait qu'une troupe vient à la rescousse, remarqua-t-il tranquillement. Je suppose que les boys ont suivi ma trace.

L'Indien s'arrêta de désentraver l'unique poney qui leur restait. Au loin, faiblement, on entendit des clameurs et des coups de fusil très comme pour donner un encouragement.

— Ils arrivaient au trot, constata Alfred. Pendant ce temps, Oulaw avait défilé la bête :

— Je compte qu'on se sépare, dit-il en enfonçant le poney. Je prends naturellement le bronco, parce que j'en ai plus besoin que vous. A plus tard ! Je peux bien vous avouer que je suis bien content que ces Indiens soient partis.

Et alors, son poney tomba comme une masse et se mit à faire voler la crotte et à ranceler du sang.

— J'en ai un autre, aussi tu vas un peu te calmer ; ordonna Alfred, tout en réarmant son revolver.

L'inconnu le regarda ahuri.

— Je pensais que vous n'aviez plus de cartouches ! s'écria-t-il.

— Tu pourrais aussi bien savoir, grommela Alfred, que voici belle lurette que je suis magistrat de ce district. Je suis shérif d'abord, chasseur d'indiens ensuite.

— Quel est le... s'écria l'autre éberlué.

— Voilà les deux cartouches qui les auraient arrêtés, conclut Alfred.

— Stuart-Edward White.

Traduction de l'anglais par Léon BOQUET.

O n dit que je suis un Allemand envoyé par les Turcs pour espionner et accomplir de mauvais desseins !

Je me mets à sourire tout en humant une gorgée de café. Je laisse passer dans le silence quelques secondes, puis je réponds :

— Si de telles choses sont vraies ou que tu les crois comme telles, il faut me mettre les fers aux mains et me conduire à ton sultan Hidris. Mais il faut aussi commander Cheik Ibrahim, car il m'a accepté pour son hôte !... Et c'est lui qui m'a fait entrer dans sa maison.

— Jamais je ne ferai cela, répond vivement Cheik Nasser. Je sais que ce sont des colonnes et des bruits menteurs répandus par les lâches. Mais cette race est nombreuse et vit sur toute la terre, il se pourrait qu'ils aillent aussi conter à Saïd Mohamed Hidris que nous avons reçu de l'argent d'un espion turc pour le cacher à Farzan, et comme il est loin et qu'il ne t'a pas vu, il pourrait les croire !

— Comme tu es français, tu n'as rien à craindre de Saïd Mohamed et comme tu es, dit-il, musulman, il te recevra bien, j'en jure sur ma tête.

Pendant ce discours, le vieux cheik Ibrahim semblait se ratatiner, de plus en plus visiblement mal à l'aise.

— Après cela, ajouta Cheik Nasser, tu pourras revenir parmi nous, et si tu me fais l'amitié de venir à Katoub, tu y seras mon hôte bienvenu.

Aussitôt après, Cheik Nasser prit congé de Cheik Ibrahim sans vouloir accepter plus longtemps son hospitalité. Ce dernier avait un air assez piteux car la diatribe de son collègue sur les lâches avait eu une allure quelque peu directe.

— J'ai bien l'impression que Cheik Ibrahim était l'auteur de cette histoire d'espion qui avait été la seule raison de son voyage à Katoub chez Nasser, qu'il voulait faire agir contre moi.

— Je dus cependant accepter un repas car un refus aurait par trop fait comprendre que je n'étais point dupe, et mon jeu était au contraire de le paraître.

Au moment de prendre congé pour regagner mon bateau, je m'approchai d'une niche pratiquée dans le mur où brûlait la petite lampe fumeuse pour y allumer une cigarette. Je vis une enveloppe de forme allongée, oubliée là, portant les initiales H. M. S. :

« His Majesty's Service ! ». Ce fut un trait de lumière : mon hôte était en relations avec les H.M.S. « Services de Sa Majesté ».

Dans le domaine de la police, il y a ce grand principe : « Cherchez la femme ! »

En politique coloniale, on pourrait dire : « Cherchez l'Anglais !... »

La grande force des Anglais est de savoir payer et de bien payer. L'Allemand est espion lui-même, l'Anglais jamais, il achète les gens du pays.

Alors tout ce qui y a de véreux et d'intéressé leur est bon. Ils ont le soldat l'écumé de toutes les classes sociales. Au besoin ils élèvent à des postes importants, jusque dans le personnel des ambassades, d'immenses individus qu'ils pourront précipiter de la roche Tarpeienne aussi vite qu'ils les ont élevés au Capitole. Mais ces gens ne sont jamais anglais, au moins de race. Il faut pouvoir les désavouer sans se salir.

La méthode est bonne, car les résultats sont probants. Le Cheik Ibrahim Metaffer est un de ces salariés de la Grande Nation. Je puis donc m'attendre à tout si elle me considère comme indésirable.

Il est près de dix heures du soir quand je monte à bord de mon bateau. Je trouve l'équipage en festin autour des reliques d'un mouton, présent de Cheik Ibrahim. Décidément, il me comble ! La nuit est beaucoup trop noire pour songer à sortir du chenal, au dehors, il y a trop de récifs et de hauts-fonds pour naviguer sans lune.

La chaleur était lourde et humide, je m'étendis sur le pont, cherchant le sommeil. Le calme de la nuit est rempli de la vibration des myriades de grillons que cette bouée plus de l'après-midi a rendus plus bruyants encore.

Mon attention est éveillée par des bruits assourdissants qui me déclarent la manœuvre prudente d'une embarcation. Je distingue bientôt le profil d'un petit zougou qui passe, maintenant silencieux sous sa voile, et qui s'engage dans le chenal de sortie. Cette manœuvre nocturne est inusitée pour un bateau de pêche et je ne me l'explique que par le but de porter un courrier urgent, probablement expédié par le bon Cheik Ibrahim à ses amis, sous enveloppe « H.M.S. ».

Sans doute veut-il prévenir Hidris de mon arrivée et m'y préparer un tour de sa façon.

J'ai l'idée de donner la chasse au zougou, mais mon bateau a trop de tirant d'eau pour s'engager à la suite de cette petite barque.

D'ailleurs la brise est à peine sensible ; si elle fraîchit ce matin, j'aurai vite fait de le joindre.

La nuit me semble très longue. Enfin, dans le silence, retentit l'appel de la prière : l'aube n'est pas loin. J'éveille mes hommes et nous nous mettons en devoir de lever les ancres. A ce moment, on nous hèle de terre : c'est un

esclave qui amène encore deux chèvres, présent d'Ibrahim.

C'est sans doute pour lui le moyen de nous retarder, car il faut à son courrier le temps d'arriver à Médy avec une bonne avance.

Je ne réponds pas, malgré les regrets de mon équipage, toujours en appétit.

Il fait calme, nous sortons de la passe à la gaffe.

Dehors, la mer est comme un miroir, et les innombrables îles, au loin, y semblent posées comme des mouches ; pas une voile n'est visible ; le zougou doit être loin et je renonce à l'espoir de le joindre.

Laissons donc la destinée s'accomplir, nous verrons en arrivant à Médy ce qui nous attend.

### 1<sup>er</sup> octobre

Nous sommes à l'aube devant le mouillage de Médy où sont ancrés une dizaine de samboucs, marchands d'assez gros tonnage. En arrivant au milieu d'eux, selon l'usage, nous faisons entendre le salut des marins, qui n'est qu'un long cri poussé ensemble par tout l'équipage. Aussitôt tous les autres navires répondent de la même manière. Puis on se cre les questions :

— D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Quelles nouvelles ? etc.

Aussitôt pris notre mouillage, je débarque

en pirogue avec Salah qui connaît aussi un peu la ville de Médy.

La plage est bordée de dunes basses et blanches. Elle est tout encombrée de couffins de dattes, de sacs de riz arrivés des Indes par les gros samboucs. Les chameaux raminent, couchés par groupes au milieu des petites balles oblongues, propres et dures de leur crotin.

En arrière, quatre kilomètres dans les terres, se profile la ville de Médy comme une forteresse aux innombrables tourelles aux toits pointus.

Nous prenons le sentier qui serpente dans les dunes et que Salah connaît bien.

Nous croisons dix convois de chameaux par file de dix ou quinze, chaque bête attachée à la queue de la précédente.

Les chameliers sont des Arabes de la tribu des Beni Mezilah, très noirs, mais toujours avec des traits fins et réguliers, et cette magnifique chevelure bouclée tombant sur les épaules. Leur torse splendide est nu et dans la grosse ceinture brille le poignard recourbé. Une petite étoffe de couleur, le futa, complète le léger vêtement et ne descend guère plus bas que la moitié des cuisses.

Grâce à mon costume, à ma peau halée et à l'huile de beurre selon la mode locale, je n'attire nullement l'attention. Salah, qui a un peu le type nègre, figure assez bien l'esclave porte-tipe, indispensable à toute personne de condition moyenne.

En approchant de la ville fortifiée dont le profil était si imposant dans le ciel rose du matin, on perd ses illusions. Ces tourelles et ces poivrières ne sont que les toitures en paille des maisons. Le chameau, au lieu d'être disposé en cônes droits, y affecte la forme ogivale très effilée.

Devant nous, venant de la ville, dans un nuage de poussière, accourt un cavalier sur un âne couré.

C'est un Arabe tout bardé de superbes poignards et le torse vêtu d'un gilet sans manches en soie verte.

C'est un askari (1) de l'Omer el Bahar (2) qui nous est envoyé pour savoir d'où nous venons.

Il me réclame mes papiers, je lui remets donc ma patente prise à Massawa, bien certain qu'il n'y comprendra goutte.

Il s'en retourne avec nous vers la ville et m'offre son âne. Il va nous conduire à son maître, l'Omer el Bahar. Je comprends que je suis attendu à Médy. Le courrier nocturne envoyé par cheik Ibrahim a produit son effet.

Nous approchons de la ville et les essaims de mouches commencent à nous assaillir.

Médy est une ville provisoire poussée là par la nécessité des guerilles, conséquence de la grande guerre entre les grands chefs arabes.

Hidris a été choisi par les Anglais qui, sous prétexte de le soutenir contre les Turcs, lui donnent le moyen de guerroyer contre les autres chefs et de maintenir ainsi la division. Depuis la retraite des Turcs, chaque petit chef prétend à l'hégémonie. En réalité, Hidris revend une grosse partie de ses armes aux Turcs, et leur passe au prix fort des denrées anglaises. Les vapeurs de la Cie Cowardjee, d'Aden, et seuls autorisés par les Anglais à

venir à Médy, apportent des chargements de farine des Indes, pétrole de Sué, coton de Manchester, etc. Les Anglais savent que cela va aux Turcs, mais « business is business ».

Si un concurrent d'Hidris semblait devenir plus fort que lui, Hidris serait immédiatement sacrifié et les avantages passeraient à l'autre.

Hidris devenu allié des Anglais, c'est-à-dire recevant d'eux de l'argent et des armes, a guerroyé avec ses voisins et ses tribus chassées de certains points se sont groupées à Médy.

La ville est toute faite de paille, de branches et de feuilles de palmiers tressées. Elle est fort étendue et peut compter environ 10.000 habitants.

Chaque paillette est entourée d'un zébra (1), couverte de nattes blanches à la chaux. Les rues sont d'étroits boyaux tortueux.

A cette heure matinale, il y flotte une forte odeur d'encens, car, dès le réveil, les ménaçes procèdent à l'expulsion des mauvaises génies en promenant une cassette sous les lits et dans tous les recoins de leurs demeures. Cet exorcisme chasse incontestablement les mouches au moins quelques instants, aussi les trouvons-nous dans les ruelles en véritables nuages.

Nous traversons de petites places ménagées pour les moulins à huile : c'est un tronç

commettre cet assassinat s'il me sait français ? Je comprends alors pourquoi les Anglais veulent me faire passer pour espion allemand.

Salah ne dissimule pas son inquiétude et rumine des projets d'évasion.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, un grand esclave soudanais, armé d'un sabre énorme, entre et, en silence, me fait signe de le suivre.

L'apparition de ce muet noir, comme dans les tragédies romantiques, serait bien impressionnante si je ne savais pas, par expérience, qu'en Orient, tout s'arrange, si on a la sagesse de ne rien prendre au tragique.

Après avoir marché quelques minutes dans la ville, nous arrivons devant une maison de style arabe. Un grand porche voûté s'ouvre plein d'ombres dans la façade ensoleillée. Nous entrons dans une sorte de vaste couloir assez sombre ; il est encombré de prisonniers vautreés à terre, les chevilles liées ensemble par de gros anneaux de fer. Ce spectacle est courant en Arabie, où il n'y a guère de prisons. Cela coûte trop cher et il faut des surveillants, toujours susceptibles d'être corrompus. Ensuite derrière les murs d'une prison, le captif est invisible et ne peut servir d'exemple. Enfin, un prisonnier enchaîné de la sorte peut toujours se déplacer et exploiter la pitié pour mendier un peu de nourriture. Autre économie !

Pendant, cette entrée me plonge dans des conjectures peu rassurantes sur la suite de mes aventures. Mais j'ai soin de conserver un air de profonde mansuétude.

Nous arrivons dans une cour où des chèvres raminent à l'ombre des murs ; notre conducteur s'arrête devant une porte close, encombrée d'un groupe de soldats qui s'écartent.

Quand je suis en face, il ouvre et brusquement me voilà introduit dans une salle où une vingtaine d'Arabes en tenue de gala sont groupés sur des divans formant une sorte de fer à cheval tout d'occupe le centre. Tous les yeux sont braqués sur moi ; il est visible que je suis le personnage attendu pour lequel ce conseil s'est réuni.

Le plus profond silence règne ; je puis affirmer que la situation était faite pour déconterner.

Par bonheur, je suis assez bien conservé pour le contrôle de moi-même. Avec un tranquille sourire, comme si j'étais à un invité convenablement reçu, je procède au salut traditionnel qui consiste à toucher la main de tous les assistants successivement en baissant chaque fois sa propre droite, ce que l'on applique ensuite sur sa poitrine en baissant la tête.

Sans paraître héter, j'ai commencé par celui qui était le président de ce conseil, le vizir Yaya.

J'ai choisi au petit bonheur et la chance a bien voulu que je ne me trompe pas !

On me désigne une place sur un angareb en face du vizir. C'est un gros homme court et ventru comme un bouddha chinois, mais ses yeux noirs sont pétillants d'intelligence et semblent vous transpercer.

Il m'interroge :

— Quelle est ta religion ?

— Musulman.

— Dis-tu bien la vérité ?

Je le fixe quelques secondes, bien dans les yeux, de l'air d'un homme qui ne saurait admettre une telle impertinence et je fais ma profession de foi :

— Laïla el allah ou Mhamad razouf allah... etc.

— Approbation muette générale.

— Quel est ton pays ?

— Je suis né au Mogreb, pas loin d'Alger.

Mais ta langue ne semble pas avoir appris la parole des croyants avec le lait de ta mère ?

Je sens que ce n'est pas le moment de perdre contenance. Je raconte que j'ai été élevé en France, car je ne tiens à l'Islam que par ma mère, etc., longue histoire dont je ne sais trop comment sortir, quand derrière moi, une voix m'interpelle :

— Toi parler français ?

Je me retourne stupéfait et j'aperçois un Arabe de petite taille assis en arrière de l'assistance.

Un profond silence dénote que tout va dépendre de ma réponse, et je vois alors deux

Toutes ces ruelles grouillent, sentent le beurre rance, les épices et l'urine de rat.

Enfin, après bien des méandres, nous sommes devant la maison de Hammed Taher, fils du cheik Taher ; c'est l'Omer el Bahar. Je lui déclare que je suis venu pour voir le Saïd Mhamed Hidris pour lui demander une sauvegarde écrite pour séjourner à Farzan.

J'observe l'air de défiance de cet Arabe et, par une porte, une foule pressée dont les paires d'yeux sont fixées sur moi. Sans aucun doute, j'ai été précédé d'une légende sensationnelle.

Taher m'écoute silencieux et se retire en me disant qu'il va informer le vizir Mhammed Yaya.

On me laisse seul avec Salah qui, selon les bons usages, avait laissé son fusil à la porte. Je constate qu'il a disparu. J'ai encore sur moi un browning, mais à quoi cela pourrait-il servir ?

Peu après, un esclave apporte un petit repas : galettes de doukak (nom arabe du sorgho), faites au beurre de chèvre, lait caillé, tranches de viande grillée et dattes.

Une douzaine d'esclaves armés sont accroupis au dehors, gardant ainsi la case où je me trouve.

Les heures passent et je fais semblant de dormir.

Sauf les matelots qui restent à bord, personne au monde ne sait où je suis, ma patente de Massawa, dernier point de contact européen, portant Djibouti.

L'occasion pour me faire disparaître est vraiment favorable, car les malheureux nègres qui m'attendent à bord auront vite pris le chemin de l'esclavage vers l'intérieur et bien du temps se passera avant qu'ils reviennent conter l'aventure.

C'est évidemment le désir des Anglais, mais Hidris ou son vizir osera-t-il malgré tout

commettre cet assassinat s'il me sait français ? Je comprends alors pourquoi les Anglais veulent me faire passer pour espion allemand.

Salah ne dissimule pas son inquiétude et rumine des projets d'évasion.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, un grand esclave soudanais, armé d'un sabre énorme, entre et, en silence, me fait signe de le suivre.

L'apparition de ce muet noir, comme dans les tragédies romantiques, serait bien impressionnante si je ne savais pas, par expérience, qu'en Orient, tout s'arrange, si on a la sagesse de ne rien prendre au tragique.

Après avoir marché quelques minutes dans la ville, nous arrivons devant une maison de style arabe. Un grand porche voûté s'ouvre plein d'ombres dans la façade ensoleillée. Nous entrons dans une sorte de vaste couloir assez sombre ; il est encombré de prisonniers vautreés à terre, les chevilles liées ensemble par de gros anneaux de fer. Ce spectacle est courant en Arabie, où il n'y a guère de prisons. Cela coûte trop cher et il faut des surveillants, toujours susceptibles d'être corrompus. Ensuite derrière les murs d'une prison, le captif est invisible et ne peut servir d'exemple. Enfin, un prisonnier enchaîné de la sorte peut toujours se déplacer et exploiter la pitié pour mendier un peu de nourriture. Autre économie !

Pendant, cette entrée me plonge dans des conjectures peu rassurantes sur la suite de mes aventures. Mais j'ai soin de conserver un air de profonde mansuétude.

Nous arrivons dans une cour où des chèvres raminent à l'ombre des murs ; notre conducteur s'arrête devant une porte close, encombrée d'un groupe de soldats qui s'écartent.

Quand je suis en face, il ouvre et brusquement me voilà introduit dans une salle où une vingtaine d'Arabes en tenue de gala sont groupés sur des divans formant une sorte de fer à cheval tout d'occupe le centre. Tous les yeux sont braqués sur moi ; il est visible que je suis le personnage attendu pour lequel ce conseil s'est réuni.

Le plus profond silence règne ; je puis affirmer que la situation était faite pour déconterner.

Par bonheur, je suis assez bien conservé pour le contrôle de moi-même. Avec un tranquille sourire, comme si j'étais à un invité convenablement reçu, je procède au salut traditionnel qui consiste à toucher la main de tous les assistants successivement en baissant chaque fois sa propre droite, ce que l'on applique ensuite sur sa poitrine en baissant la tête.

Sans paraître héter, j'ai commencé par celui qui était le président de ce conseil, le vizir Yaya.

J'ai choisi au petit bonheur et la chance a bien voulu que je ne me trompe pas !

On me désigne une place sur un angareb en face du vizir. C'est un gros homme court et ventru comme un bouddha chinois, mais ses yeux noirs sont pétillants d'intelligence et semblent vous transpercer.

Il m'interroge :

— Quelle est ta religion ?

— Musulman.

— Dis-tu bien la vérité ?

Je le fixe quelques secondes, bien dans les yeux, de l'air d'un homme qui ne saurait admettre une telle impertinence et je fais ma profession de foi :

— Laïla el allah ou Mhamad razouf allah... etc.

— Approbation muette générale.

— Quel est ton pays ?

— Je suis né au Mogreb, pas loin d'Alger.

Mais ta langue ne semble pas avoir appris la parole des croyants avec le lait de ta mère ?

Je sens que ce n'est pas le moment de perdre contenance. Je raconte que j'ai été élevé en France, car je ne tiens à l'Islam que par ma mère, etc., longue histoire dont je ne sais trop comment sortir, quand derrière moi, une voix m'interpelle :

— Toi parler français ?

Je me retourne stupéfait et j'aperçois un Arabe de petite taille assis en arrière de l'assistance.

Un profond silence dénote que tout va dépendre de ma réponse, et je vois alors deux

Toutes ces ruelles grouillent, sentent le beurre rance, les épices et l'urine de rat.

Enfin, après bien des méandres, nous sommes devant la maison de Hammed Taher, fils du cheik Taher ; c'est l'Omer el Bahar. Je lui déclare que je suis venu pour voir le Saïd Mhamed Hidris pour lui demander une sauvegarde écrite pour séjourner à Farzan.

J'observe l'air de défiance de cet Arabe et, par une porte, une foule pressée dont les paires d'yeux sont fixées sur moi. Sans aucun doute, j'ai été précédé d'une légende sensationnelle.

Taher m'écoute silencieux et se retire en me disant qu'il va informer le vizir Mhammed Yaya.

On me laisse seul avec Salah qui, selon les bons usages, avait laissé son fusil à la porte. Je constate qu'il a disparu. J'ai encore sur moi un browning, mais à quoi cela pourrait-il servir ?

commettre cet assassinat s'il me sait français ? Je comprends alors pourquoi les Anglais veulent me faire passer pour espion allemand.

Salah ne dissimule pas son inquiétude et rumine des projets d'évasion.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, un grand esclave soudanais, armé d'un sabre énorme, entre et, en silence, me fait signe de le suivre.

L'apparition de ce muet noir, comme dans les tragédies romantiques, serait bien impressionnante si je ne savais pas, par expérience, qu'en Orient, tout s'arrange, si on a la sagesse de ne rien prendre au tragique.

Après avoir marché quelques minutes dans la ville, nous arrivons devant une maison de style arabe. Un grand porche voûté s'ouvre plein d'ombres dans la façade ensoleillée. Nous entrons dans une sorte de vaste couloir assez sombre ; il est encombré de prisonniers vautreés à terre, les chevilles liées ensemble par de gros anneaux de fer. Ce spectacle est courant en Arabie, où il n'y a guère de prisons. Cela coûte trop cher et il faut des surveillants, toujours susceptibles d'être corrompus. Ensuite derrière les murs d'une prison, le captif est invisible et ne peut servir d'exemple. Enfin, un prisonnier enchaîné de la sorte peut toujours se déplacer et exploiter la pitié pour mendier un peu de nourriture. Autre économie !

Pendant, cette entrée me plonge dans des conjectures peu rassurantes sur la suite de mes aventures. Mais j'ai soin de conserver un air de profonde mansuétude.

Nous arrivons dans une cour où des chèvres raminent à l'ombre des murs ; notre conducteur s'arrête devant une porte close, encombrée d'un groupe de soldats qui s'écartent.

Quand je suis en face, il ouvre et brusquement me voilà introduit dans une salle où une vingtaine d'Arabes en tenue de gala sont groupés sur des divans formant une sorte de fer à cheval tout d'occupe le centre. Tous les yeux sont braqués sur moi ; il est visible que je suis le personnage attendu pour lequel ce conseil s'est réuni.

Le plus profond silence règne ; je puis affirmer que la situation était faite pour déconterner.

Par bonheur, je suis assez bien conservé pour le contrôle de moi-même. Avec un tranquille sourire, comme si j'étais à un invité convenablement reçu, je procède au salut traditionnel qui consiste à toucher la main de tous les assistants successivement en baissant chaque fois sa propre droite, ce que l'on applique ensuite sur sa poitrine en baissant la tête.

Sans paraître héter, j'ai commencé par celui qui était le président de ce conseil, le vizir Yaya.

J'ai choisi au petit bonheur et la chance a bien voulu que je ne me trompe pas !

On me désigne une place sur un angareb en face du vizir. C'est un gros homme court et ventru comme un bouddha chinois, mais ses yeux noirs sont pétillants d'intelligence et semblent vous transpercer.

Il m'interroge :

— Quelle est ta religion ?

— Musulman.

— Dis-tu bien la vérité ?

Je le fixe quelques secondes, bien dans les yeux, de l'air d'un homme qui ne saurait admettre une telle impertinence et je fais ma profession de foi :

— Laïla el allah ou Mhamad razouf allah... etc.

— Approbation muette générale.

— Quel est ton pays ?

— Je suis né au Mogreb, pas loin d'Alger.

Mais ta langue ne semble pas avoir appris la parole des croyants avec le lait de ta mère ?

Je sens que ce n'est pas le moment de perdre contenance. Je raconte que j'ai été élevé en France, car je ne tiens à l'Islam que par ma mère, etc., longue histoire dont je ne sais trop comment sortir, quand derrière moi, une voix m'interpelle :

— Toi parler français ?

Je me retourne stupéfait et j'aperçois un Arabe de petite taille assis en arrière de l'assistance.

Un profond silence dénote que tout va dépendre de ma réponse, et je vois alors deux

Toutes ces ruelles grouillent, sentent le beurre rance, les épices et l'urine de rat.

Enfin, après bien des méandres, nous sommes devant la maison de Hammed Taher, fils du cheik Taher ; c'est l'Omer el Bahar. Je lui déclare que je suis venu pour voir le Saïd Mhamed Hidris pour lui demander une sauvegarde écrite pour séjourner à Farzan.

J'observe l'air de défiance de cet Arabe et, par une porte, une foule pressée dont les paires d'yeux sont fixées sur moi. Sans aucun doute, j'ai été précédé d'une légende sensationnelle.

Taher m'écoute silencieux et se retire en me disant qu'il va informer le vizir Mhammed Yaya.

On me laisse seul avec Salah qui, selon les bons usages, avait laissé son fusil à la porte. Je constate qu'il a disparu. J'ai encore sur moi un browning, mais à quoi cela pourrait-il servir ?

Peu après, un esclave apporte un petit repas : galettes de doukak (nom arabe du sorgho), faites au beurre de chèvre, lait caillé, tranches de viande grillée et dattes.

Une douzaine d'esclaves armés sont accroupis au dehors, gardant ainsi la case où je me trouve.

Les heures passent et je fais semblant de dormir.

Sauf les matelots qui restent à bord, personne au monde ne sait où je suis, ma patente de Massawa, dernier point de contact européen, portant Djibouti.

L'occasion pour me faire disparaître est vraiment favorable, car les malheureux nègres qui m'attendent à bord auront vite pris le chemin de l'esclavage vers l'intérieur et bien du temps se passera avant qu'ils reviennent conter l'aventure.

C'est évidemment le désir des Anglais, mais Hidris ou son vizir osera-t-il malgré tout

commettre cet assassinat s'il me sait français ? Je comprends alors pourquoi les Anglais veulent me faire passer pour espion allemand.

Salah ne dissimule pas son inquiétude et rumine des projets d'évasion.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, un grand esclave soudanais, armé d'un sabre énorme, entre et, en silence, me fait signe de le suivre.

L'apparition de ce muet noir, comme dans les tragédies romantiques, serait bien impressionnante si je ne savais pas, par expérience, qu'en Orient, tout s'arrange, si on a la sagesse de ne rien prendre au tragique.

Après avoir marché quelques minutes dans la ville, nous arrivons devant une maison de style arabe. Un grand porche voûté s'ouvre plein d'ombres dans la façade ensoleillée. Nous entrons dans une sorte de vaste couloir assez sombre ; il est encombré de prisonniers vautreés à terre, les chevilles liées ensemble par de gros anneaux de fer. Ce spectacle est courant en Arabie, où il n'y a guère de prisons. Cela coûte trop cher et il faut des surveillants, toujours susceptibles d'être corrompus. Ensuite derrière les murs d'une prison, le captif est invisible et ne peut servir d'exemple. Enfin, un prisonnier enchaîné de la sorte peut toujours se déplacer et exploiter la pitié pour mendier un peu de nourriture. Autre économie !

Pendant, cette entrée me plonge dans des conjectures peu rassurantes sur la suite de mes aventures. Mais j'ai soin de conserver un air de profonde mansuétude.

Nous arrivons dans une cour où des chèvres raminent à l'ombre des murs ; notre conducteur s'arrête devant une porte close, encombrée d'un groupe de soldats qui s'écartent.

Quand je suis en face, il ouvre et brusquement me voilà introduit dans une salle où une vingtaine d'Arabes en tenue de gala sont groupés sur des divans formant une sorte de fer à cheval tout d'occupe le centre. Tous les yeux sont braqués sur moi ; il est visible que je suis le personnage attendu pour lequel ce conseil s'est réuni.

Le plus profond silence règne ; je puis affirmer que la situation était faite pour déconterner.

Par bonheur, je suis assez bien conservé pour le contrôle de moi-même. Avec un tranquille sourire, comme si j'étais à un invité convenablement reçu, je procède au salut traditionnel qui consiste à toucher la main de tous les assistants successivement en baissant chaque fois sa propre droite, ce que l'on applique ensuite sur sa poitrine en baissant la tête.

Sans paraître héter, j'ai commencé par celui qui était le président de ce conseil, le vizir Yaya.

J'ai choisi au petit bonheur et la chance a bien voulu que je ne me trompe pas !

On me désigne une place sur un angareb en face du vizir. C'est un gros homme court et ventru comme un bouddha chinois, mais ses yeux noirs sont pétillants d'intelligence et semblent